

« Le froid était notre blé noir »

André Tonnerre, un marin de Groix à la Grande Pêche

Le « Commandant Bourdais » et l'assistance à la Grande Pêche

(Témoignage de Jean Marc Bernard)



A droite, Jean-Marc Bernard, né en 1942. A gauche, un matelot photographiant l'iceberg. On est dans les parages du Groenland
Photo, Pierre Calloch

J'ai participé à l'assistance aux pêches de juillet 1968 à juillet 1970 à bord du « Commandant Bourdais. Basé à Lorient, cet aviso escorteur de cent trois mètres de long avait un équipage réduit à cent-vingt hommes environ, un poste équipage étant transformé en infirmerie et cabinet dentaire. Le personnel médical était composé d'un médecin, un dentiste et un infirmier. Une soute à munitions vide servait à stocker les articles de coopérative. Nous disposions aussi à bord d'une agence postale avec les mêmes services qu'un bureau de poste à terre, et un officier des pêches pour les relations avec les armateurs, les chalutiers et, quelque fois, pour régler des litiges entre les pêcheurs français et les autorités maritimes canadiennes.

Nous faisons deux campagnes par an ; la première de fin février à mi-juillet, la seconde de mi-août à mi-novembre. Cette mission d'assistance consistait à soutenir les vingt-sept chalutiers français présents sur les « grands bancs » à cette époque. Avant le départ de chaque campagne, par l'intermédiaire de l'officier des pêches et des armateurs, les familles des pêcheurs étaient prévenues de notre départ et pouvaient nous adresser courrier, colis, ou autre chose. Pendant cette période, quelques Groisillons naviguant là-bas, je passais dans les familles pour prendre le courrier et les colis que j'étais chargé de leur faire parvenir.

Au départ de Lorient, lors de chaque première campagne, nous passions en Espagne (Pasajes) et au Portugal (Lisbonne). L'officier des pêches prenait contact avec les armateurs de ces pays qui avaient de nombreux bateaux sur les bancs, et que nous assistions quelquefois, surtout médicalement, lorsqu'ils le demandaient.

En partant de Lisbonne, au bout de huit à dix jours de mer, on rencontrait les premiers chalutiers qui pêchaient sur le Bonnet Flamand. Ils entraient en contact radio pour demander des consultations médicales ou dentaires, mais surtout ils espéraient recevoir du courrier.

Puis c'était l'arrivée aux ports de Saint-Pierre-et-Miquelon ou Saint-Jean-de-Terre-Neuve, dans lesquels les armateurs avaient leurs agences de correspondance. Au cours de ces escales nous embarquions les commandes que les chalutiers avaient passées auprès des shipchangers, ainsi que du courrier. Pour les produits d'hygiène et d'entretien que nous avions à bord (lessive, dentifrice, savon, brosses à dents, chocolat, cigarettes, etc.) les commandes nous arrivaient par télécopie ou par message radio.

Lors de notre transit vers eux, tout était stocké et identifié par bateau. Arrivés sur zone, où les chalutiers étaient en pêche, commençait alors les ravitaillements. Nous étions organisés en équipes ; une dans les embarcations, une autre – voire deux – sur le pont (un pont milieu et une plage arrière). Il fallait faire vite car les capitaines de chalutiers étaient toujours pressés : « le temps c'est de l'argent, un trait c'était un trait ».



Un blessé est amené au "Commandant Bourdais". Le deuxième homme à partir de la droite est le quartier-maître Cotelle. - Photo. Pierre Calloch



Marin venant offrir une belle morue au bateau d'assistance

Entre le « Bourdais » et les chalutiers commençait alors un va-et-vient de chaloupes, zodiacs et doris. Malades et blessés venaient en consultation, courrier, vivres et matériaux divers étaient distribués. Chacun était servi suivant son ordre d'arrivée. En général tout se passait bien, même si quelquefois certains essayaient de gagner un tour. Au cours de la campagne, connaissant André et d'autres Groisillons, je leur gardais précieusement les journaux du pays, afin qu'ils puissent avoir quelques nouvelles. Lorsque nos embarcations regagnaient le bord, elles étaient souvent chargées de poissons (raies, flétans, morues).

Les marins malades ou blessés restaient à bord le temps de leur guérison, les cas les plus graves étant ramenés à terre. L'embarquement des blessés n'était pas toujours facile. Nous ne disposions que d'une potence d'embarquement de torpilles qui se manœuvrait manuellement. Le marin blessé était placé soit dans une chaise, soit dans une civière, qu'il était difficile d'embarquer car, lorsque le bateau était stoppé, il roulait bord sur bord. Les marins restant à bord étaient en général bien intégrés à l'équipage du « Bourdais ». Ils participaient aux concours de cartes, aux séances de cinéma ... Certains, même, donnaient un coup de main pour servir au carré des officiers marinières (souvent des anciens) : ça leur permettait d'avoir un coup de vin supplémentaire.



Pierre Calloch, né en 1943, météo à bord du "Commandant Bourdais".

Le « Bourdais » était équipé d'un fac-similé sur lequel sortait les cartes météo qui, une fois traitées, donnaient des renseignements sur le temps et surtout sur l'évolution des glaces. Notre cousin germain, Pierre Calloch, météo du bord, se débrouillait pour les faire parvenir en priorité à André afin qu'il ait rapidement l'information pour éventuellement partir au Groenland, si c'était libre de glace. Le premier chalutier qui avait cette information s'y dirigeait et, souvent, il faisait une bonne semaine avant que les autres aient le temps de se retourner. C'est sûr que nous n'étions pas en permanence sur zone avec les bateaux. Il fallait aller dans les différents ports pour les escales officielles ou de routine, souvent nous mouillons pour passer de nombreuses nuits dans de nombreuses baies de Terre-Neuve ou au Labrador.

Lorsque les chalutiers commençaient à remonter au Groenland, les contacts étaient plus espacés car nous étions obligés de revenir à Saint-Pierre ou Saint-Jean. Les ravitaillements devenaient alors plus dangereux à cause des glaces : quelquefois nous étions dans la banquise, et, malgré notre radar spécial glace, nous avions des difficultés pour en sortir. Nous faisons également des escales au Groenland à Godthaab (la capitale), Julianahaab-Frederikshaab, baie de Disko ; les esquimaux sont très accueillants et très chaleureux.



Baleine pêchée en Baie de Disko par des Inuits. Elle a été remorquée sur un petit îlot pour être dépecée. Aussitôt dépecée, ceux-ci mangeaient les morceaux de poumon encore tout chauds. - Photo. Pierre Calloch

Vers la mi-juin nous passons en Islande. Après une escale à Reykjavik, pour récupérer du courrier, des vivres frais et surtout des légumes, nous remontions en mer de Barents pour assister les quelques chalutiers qui pêchaient là-bas. Nous étions souvent à la limite des glaces du côté du Spitzberg par 79° ou 80° nord. Au milieu de l'été, c'était le retour à Lorient pour un mini-carénage du bateau et pour renouveler une partie de l'équipage ; mi-août nous repartions pour la deuxième campagne.

Le « Bourdais » a terminé l'assistance aux pêches en 1972 ou 1973, remplacé alors par des B.S.L. (bâtiment de soutien logistique) et ensuite par des R.H.M. (remorqueur de haute mer). Les missions étaient de plus en plus écourtées jusqu'à la disparition totale des morutiers.

Ce sont des campagnes qui m'ont laissé d'excellents souvenirs et je garde en mémoire des images d'hommes durs et courageux ...